

PROVENCHER ST-PIERRE, LAURENCE. *Collections et collectionnement. Une ethnologie du quotidien muséal.* Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, « Chaire Fernand-Dumont sur la culture », 2025, IX-157 p. ISBN 978-2-7663-0565-0

Diane Joly

Volume 23, 2025

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1121750ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1121750ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Joly, D. (2025). Compte rendu de [PROVENCHER ST-PIERRE, LAURENCE. *Collections et collectionnement. Une ethnologie du quotidien muséal.* Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, « Chaire Fernand-Dumont sur la culture », 2025, IX-157 p. ISBN 978-2-7663-0565-0]. *Rabaska*, 23, 335–337. <https://doi.org/10.7202/1121750ar>

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2025

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

nouvelles questions. Nous pensons, par exemple, à la citation de Lucie Hotte, du Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF), rapportant que son centre « [...] manquait des moyens pour se faire connaître à l'extérieur de leurs régions respectives et auprès des autres groupes ethniques ». La mention est brève, mais elle amène la question suivante : comment un organisme voué à la préservation du patrimoine de son propre groupe peut-il se faire connaître et même accepter par l'Autre ?

Somme toute, ce 48^e numéro de la *Revue du Nouvel-Ontario* s'intéresse à la fois au passé et à l'avenir des centres à vocation patrimoniale en milieu minoritaire francophone. Il rapporte, informe, suscite la réflexion et propose ; il fait aussi réagir. Sa contribution à l'étude de la vitalité des communautés francophones est marquante.

ROGER GERVAIS

Université Sainte-Anne

PROVENCHER ST-PIERRE, LAURENCE. *Collections et collectionnement. Une ethnologie du quotidien muséal*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, « Chaire Fernand-Dumont sur la culture », 2025, ix-157 p. ISBN 978-2-7663-0565-0.

Collections et collectionnement. Une ethnologie du quotidien muséal découle de la thèse doctorale de l'auteure qui a observé, interrogé et analysé le quotidien ordinaire (parfois extraordinaire) de treize membres du personnel affectés aux collections dans trois musées québécois : le Musée de la civilisation à Québec (MCQ), le Musée POP à Trois-Rivières (MPOP) et l'Écomusée du fier monde à Montréal (ÉFM). L'étude se compose de cinq chapitres et constitue autant de questionnements sur les enjeux d'une collection muséale.

Le premier chapitre explique comment les trois musées ont transité de musées ethnographiques à musées de société. Pour le MCQ, dont la collection était constituée d'objets anciens, tout change en 1995 avec l'acquisition du Musée de l'Amérique française et sa collection composée de 100 000 objets provenant des prêtres du Séminaire de Québec. Ouvert en 1996, la vocation originale du MPOP repose sur la collection des 22 000 objets de l'ethnologue Robert-Lionel Séguin (cf. *Rabaska*, vol. 19, 2021). Au début, l'artéfact y est présenté comme une finalité, le résultat d'une technique et d'un savoir-faire. Le musée change de vocation autour de l'an 2000 avec une nouvelle présentation de l'objet sous l'angle de ses producteurs, de ses utilisateurs et de ses utilisations. Situé dans un quartier ouvrier de Montréal, l'ÉFM est créé en 1980 et s'identifie comme écomusée dès 1982. Il se distingue par son absence de collection. L'institution préconise la démarche participative propre aux éco-

musées, et développe une collection écomuséale se composant de quelques biens, matériels et immatériels, ciblés sans la nécessité d'une mise en réserve.

Plutôt techniques, les trois chapitres suivants révèlent comment se créent les liens entre les conservateurs et leurs objets avec les émotions qui en découlent. Le deuxième chapitre s'intéresse aux espaces de travail de l'équipe et à la gestion des collections. L'auteure aborde, entre autres, les enjeux d'une réserve délocalisée et les frustrations d'une équipe de travail parfois isolée des collègues ou travaillant dans un environnement pouvant être hostile en l'absence de fenêtre. L'aménagement de la réserve amène d'autres soucis, dont le manque d'espace. Une erreur d'inscription dans le système de gestion des collections muséales peut nécessiter des mois de recherche. Parallèlement, la gestion des objets dans la réserve peut être plutôt artisanale tout en demeurant efficace et propre à l'institution. Des notes sur feuillets autocollants donnent mille et une indications, les noms de collection et les surnoms pour certains objets qui servent de repères spatiaux dans la réserve. Enfin, il y a l'important travail de la base de données muséales et, s'il reste du temps pour certains, la recherche documentaire sur l'objet.

Les chapitres trois et quatre portent sur la collecte d'objets, principalement grâce aux dons, et le refus. Suivant de brèves explications sur la procédure, l'auteure révèle les multiples va-et-vient entre les divers intervenants : conservateur, donateur, expert, comité d'acquisition, les décisions parfois faciles, et d'autres crève-cœur. Outre la documentation et la provenance de l'objet qui doivent être validées, celui-ci doit trouver sa place dans la collection et la réserve. Les principaux motifs de refus, tout aussi énergivores, sont la non-pertinence et le manque d'espace dans la réserve. Enfin, le chapitre cinq s'intéresse à la destinée des objets et aux questions que se posent les conservateurs. Que fait-on avec un objet endommagé ? L'anecdote sur l'objet est-elle véridique ? Jusqu'à quel point la tradition orale est-elle juste ? L'artéfact a-t-il encore sa place dans la réserve ? Là encore, il y a des décisions parfois difficiles à prendre.

Dans l'ensemble, la chercheuse met très bien en lumière les aspects mécaniques des enjeux de la collection muséale. C'est cette partie du travail des conservateurs qui est enseignée dans les programmes de muséologie et pour laquelle elle offre de nombreux exemples concrets. À l'opposé de la procédure, l'ethnologue truffe son récit d'anecdotes, de témoignages sur le vécu de ses répondants et leurs explications. C'est la grande force de son étude qui, en donnant une voix aux muséologues sur leurs coups de cœur, leurs choix parfois déchirants, leurs frustrations, les deuils, met en lumière une évidente passion pour leur travail et leur collection. Agencés avec brio, ces commentaires apportent un éclairage exceptionnel sur leur travail de

conservation et le milieu muséal en général. Cette étude est une référence pour ceux qui s'intéressent à la muséologie et, à mon avis, devrait être une lecture obligatoire pour tout étudiant aspirant à la profession de muséologue.

DIANE JOLY

Société québécoise d'ethnologie

RIVARD, ÉTIENNE. *Le Métis sacrificiel. Les habits neufs du colonialisme au Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Perspectives de l'Ouest », 2024, 196 p. ISBN 978-2-7663-0412-7.

Mon oncle Willie, selon le dire de ma mère qui ne s'est exprimée qu'une seule fois sur le sujet, avait du « sang indien », aussi ne parlait-elle jamais de lui sans accoler à son patronyme le surnom à consonance amérindienne de « Bacatème », ce qui m'a toujours paru une imitation du parler autochtone. Comme c'était un taiseux, c'est-à-dire peu porté sur les confidences, je n'ai jamais cherché à fouiller la chose auprès de lui, et le fait qu'il était un homme des bois, ayant œuvré sa vie durant dans des chantiers de bûcherons, n'a fait qu'augmenter son prestige à mes yeux. On n'usait plus guère du mot « sauvage » à cette époque, son utilisation devenant obsolète concurremment avec celle d'« habitant » pour désigner les cultivateurs. « Sentir l'habitant », « conduire en habitant » ne s'emploient plus, tout comme « aller voir les Sauvages » (uriner), « attendre les Sauvages (être sur le point d'accoucher) ou « courir la Sauvagesse » (draguer) ou d'autres expressions appareillées passées de mode, le terme étant désormais réservé aux animaux pour les distinguer de leurs congénères domestiques ou à des situations dont l'horreur dépasse l'entendement, comme dans « crime d'une cruauté sauvage ». Il en va ainsi de bien des termes qui connaissent la dépréciation de leur sens au fur et à mesure de leur emploi.

L'évolution des mots découle donc de leur bon ou mauvais usage. On ne parle plus des Sauvages, mais des Indiens, ces derniers étant renommés Amérindiens pour les démarquer des habitants de l'Inde, et enfin des Autochtones, désignation qui appelle immédiatement son contraire, Allochtones : ceux qui sont nés du sol même et ceux qui sont nés et viennent d'ailleurs pour s'installer. La recherche historique nous a pourtant appris que les Autochtones, à des époques lointaines, furent aussi des Allochtones qui ne trouvèrent aucun Autochtone déjà installé en terre d'Amérique et prirent ce nom sans qu'il en résultât querelle de préséance. Seule la poésie est en mesure d'expliquer comment on devient autochtone. Voici ce qu'en écrit Omar Khayyam (1042-1123) dans ses *Roubaiates* : « Ces potiers qui plongent constamment leurs doigts